

PAUL.—Alors, voilà...

LUCY, à Paul, à part.—Tais-toi !
Tu vas encore dire une bêtise !

PAUL.—Bon.

LUCY.—Où en étais-je ?

YVONNE.—Un tas de raseurs.

LUCY.—Ah ! Oui. Alors, j'ai pensé :
"Il faut à tout prix que nous ayons
Yvonne et son mari!"

PAUL, à part.—C'est un rien !

YVONNE.—Eh bien ! au moins,
vous ne l'envoyez pas dire !

LUCY.—Non, mais tu comprends,
ça n'est pas sur lui. (Elle regarde
Paul), que je peux compter. Tu le
connais : il s'assiéra dans un coin et ne
dira pas un mot de toute la journée.
Alors, j'ai pensé que, toi, tu m'aiderais
à faire les honneurs et que ton mari
qui est si gai, si amusant ! ...

PAUL, à Yvonne.—De vous à moi,
je crois que c'est surtout à votre mari.

LUCY, à Paul.—Assez !

PAUL.—Bon.

LUCY, naïvement.—Il est si drôle !

YVONNE, souriant.—C'est enten-
du, ma chérie. Je te promets que si
Georges est libre...

LUCY, insistant.—Dis-lui bien qu'il
faut qu'il vienne ! Avec lui, au moins,
on est sûr de ne pas s'ennuyer. Je ne
sais pas où il va chercher toutes les
histoires qu'il raconte, mais il est à
mourir de rire... Quand je le compare
à d'autres, auxquels on ne peut pas
arracher une parole...

PAUL.—Ça, c'est pour moi. J'ai
compris !

LUCY, à Paul.—Tais-toi.

PAUL.—Bon.

LUCY, à Yvonne.—C'est vrai, tu
sais. Tu en as une chance !

YVONNE.—Mais vous auriez tort
de croire que George est toujours...
comme vous le voyez. Il lui arrive aussi
d'être préoccupé, maussade. Il reste
parfois tout un déjeuner sans dire un
mot.

LUCY.—Allons donc. Tu dis ça pour
faire plaisir à Paul ! Mais je n'en crois
rien !

YVONNE.—Tu sais, ce ne sont pas
toujours les plus brillants causeurs
qui font les meilleurs mariés !

PAUL.—Très bien !

LUCY.—Qu'est-ce que tu dis ? Tais-
toi !

PAUL.—Bon.

LUCY, à Yvonne.—Va, tu aurais
tort de te plaindre.

YVONNE.—Mais je ne me plains
pas !

LUCY.—Et si tu veux que nous
changions !

YVONNE.—Tu y perdras peut-
être !

GERMAINE, entrant.—Vous devriez
venir. Parce que je vais vous dire : les
escalopes vont brûler.

YVONNE, légèrement énervée.—
Vous n'avez qu'à les retirer.

GERMAINE.—De la poêle ?

YVONNE.—Mais non, du feu.

GERMAINE.—Après tout, c'est une
idée.

Elle sort.

LUCY.—Elle n'a pas l'air mal. Tu l'as
depuis longtemps ?

YVONNE.—Deux jours !

LUCY.—Bravo ! ... Naturellement,
elle ne fait pas la cuisine ?

YVONNE.—Naturellement !

LUCY.—Enfin, c'est déjà beaucoup
de l'avoir pour le ménage.

YVONNE.—C'est que, malheureu-
sement, le ménage... La poussière la
fait tousser ! Bah ! l'essentiel, c'est
qu'elle soit là, qu'on la voie et qu'on
puisse se dire : "J'ai une bonne !" Le
reste...

LUCY.—Allons, au revoir, ma ché-
rie ! A dimanche, n'est-ce pas ? sans
faute !

YVONNE.—C'est promis, avec plai-
sir.

LUCY.—Et dis bien à ton mari...

PAUL, lui coupant la parole. Brus-
que flux de paroles.—C'est entendu,
on lui dira. On lui dira qu'il faut qu'il
vienne, que les Rassicot l'attendent,
que toutes les femmes le réclament,
que la foule s'impatiente, parce qu'il
est infiniment drôle et infiniment ai-
mable !

LUCY, n'en croyant pas ses oreil-
les.—As-tu bientôt fini ?

PAUL, à son tour, la dominant.—
Tais-toi !